Jean-Yves Cadoret

PARIS FLIPPER

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014

1 – Tilt when lit

Paris, pleine d'une vie excessive, où l'attention s'étourdit. Le gros garçon dans le métro qui s'évanouit aux bras de ses parents (l'empressement morbide des passagers) et les étrangères poitrine libre, jupes gitanes, juteuses, à leur regard étalonner son propre désir (l'Allemande rue de La Madeleine), les arbres qu'on abat sur l'avenue de Neuilly, plus bas les tribunes dressées pour le Quatorze juillet, et les limousines noires de l'ambassade des USA, noirs les balayeurs des trottoirs…

Tout dire de ce que j'ai fait ou vu : impossible. […] Fasciné par les paysages de Soutine, à l'Orangerie des Tuileries, beaucoup plus que par ses célèbres boeufs écorchés, ou même ses portraits, qui pourtant m'avaient fait découvrir la peinture à l'époque où je découvrais Rimbaud. L'attente à la Compagnie Générale Transméditerranéenne, 5 bis rue de Sèze. Chez la tante Suzanne, la belle Cambodgienne anticommuniste des Chile Airlines...

Paris est le désespoir de l'écrivain.

Vers la Finlande, 12 juillet 1973

*

Assis entre une mémé qui distribuait un épi de maïs à une nuée de pigeons insolents – « les Oiseaux du Maître », pensai-je - et un clochard plongé dans Le Monde diplomatique, je lisais *Révolte au clair* (Jean-Luc Maxence) :

Ne manquez pas de mettre en bonne place
Le coeur que vous avez reçu
A défaut faites votre commande
De boucheries mondiales

Sous les sifflets des petits hommes sombres passaient des étrangères blondes, seins libres et jeans moulants. Bondée de sable, la péniche *Mercure* remontait la Seine dans le soleil du soir, doucement doublée par un bateau-mouche. Géraldine Chaplin allait bientôt se dédoubler pour mon plaisir dans l'hiver de Cuenca.

Paris m'offrait un masque de nonchalance et de désirs. Tout était dans l'ordre.

Vers l'Algérie, 30 août1975

*

Tu marches dans le jardin des Tuileries un matin pur de février, et tu penses à sortir, sortir des faits, de la miniature, oser l'acte nu de sortir, dans la chair, le souffle, sans attendre le miracle d'une langue et d'une île lointaine. "Sortir", d'un mot plus beau, sortir cime, abîme, sortir magnifique.

Plus tard, dans l'avion, le malti vient à toi :

ĦRUĠ
net
exact
inquiétude et courage
non pas lieu (huisseries, durée)
mais acte
audace

ĦRUĠ
ouvre

Vers Malte, 24 février 1985

2 – Extra balls

SATORI A PARIS

Voyage à Paris. J'ai visité le quartier des halles en démolition et le marché aux puces sous la pluie, bu du chouchen à *La ville de Guingamp* et mangé des doners-kebabs au *Minos*, le "restaurant de Théodorakis", et me suis retrouvé au matin en chien de fusil sur la descente de lit d'une chambre de bonne occupée par deux étudiantes finistériennes qui ne voulaient pas partager leurs draps avec un ersatz de Duluoz.

PARIS L'HIVER

1

Ponts déserts. Nus de pierre. Le jardin des Tuileries sous la neige, vent de flocons. Un froid revigorant. Enthousiasme de l'effort. Idée d'amour fou : pour une fois, arriver à temps dans la vie des autres, sans triomphe - "et les jeunes nous suivraient en chantant non pas des hymnes, mais des vers". Solitude brillante, aérienne.

La ville alors devient intemporelle, comme une eau. Douce, sombre et sans bruit.

2

Paris sue la fatigue et le sexe gris. Tout est brisé sous l’apparence : la peau, dès qu’on la touche, se fane, le fard s’écaille, les yeux tombent.

Paris pitié, envers du rêve, je m’éloigne de toi comme on quitte ses terreurs.

Décembre 1985

Au bout de sa longue route stérile,
mon lent navire aborde enfin tes rives, île ardente.

(Dédicace à M. de la *Lettre de Symi*,
de Claude Royet-Journoud)

Trois décembre, lettre à M.

Vers la fin de *Détective,* Johnny Hallyday, alias Jim Fox Warner !, un ancien mafieux reconverti dans les combats de boxe (ou bien est-ce Laurent Terzieff – William Prospero (! again), qui lit des passages de *La Tempête* à sa petite amie ?), pose le front contre la vitre, qu'il frappe de la paume de sa main droite. Plan rapproché sur les doigts qui se déplient, puis la main redescend lourdement. Il dit quelque chose comme :

« Les grandes villes sont maudites : trop de lumières trop dures… »
- à quoi le fax répond que cette phrase est d'un poète qui a cessé d'écrire.

Etre seul à Paris rend craintif. Je suis comme une caisse haut/bas, avec l'étiquette FRAGILE, et le soir les draps frais se fanent sous les caresses mortes. « Aimer, c'est dormir ensemble », disait-il, et nous pensions de lui qu'il en était resté à Saint-Ex (*Vol de nuit* traîne dans la Samsonite d'Emile - Claude Brasseur, le pilote à qui Jim Fox Warner doit un pactole, coïncidence encore…)

Quatre décembre, au Souvlaki athénien

Une table de Phéniciens moustachus égarés dans un comptoir continental. Le plus élégant des quatre, un vrai klephte, soutient que les Grecs consomment aujourd'hui plus de pâtes que les Italiens : « une évolution s'est produite chez les femmes, explique-t-il, elles sont devenues paresseuses ; cinq minutes suffisent pour cuire des macaronis, tandis que pour la moussaka… »

Heureusement, il y a Findus !

Le profil du patron crétois, tendu vers la rue, le vide, le pays perdu. Il ne s'agit pas de littérature : sauvage est le sentiment de l'exil.

(Ou bien guettant le regard des jeunes étrangères de passage pour les amener à ses tables?)

Archimède au légionnaire de Marcellus qui allait l'achever : « tue-moi, mais n'efface pas cela ». Sur cette nappe aussi j'écris un arénaire. Dans la folie de Paris, l'éternité est un luxe antique, provincial.

[…]

Mai 1987

VUE AERIENNE

La vue aérienne dégraisse, explique. Ile-de-France : le patchwork des champs ouverts n'obéit à aucun ordre géométrique, si ce n'est celui des lignes brisées qui résolvent les courbes fantasques des routes d'exploitation. Triangles, trapèzes rectangles, parallélogrammes… se juxtaposent au gré des arabesques d'un impossible puzzle.

L'explication du lieu est ailleurs, dans sa palette réduite à quatre couleurs qui se répètent en une subtile mosaïque : les deux verts (foncé/clair) des céréales d'hiver et de printemps, le jaune canari du colza et le beige des champs préparés au semis du maïs.

Dès qu'on amorce la descente apparaissent des bosquets, les taches rouille des tennis, des chaises longues sur les terrasses. L'espace se réduit au fur et à mesure qu'augmente la vitesse relative, et se complique, jusqu'à disparaître. L'avion, redevenu le moyen de locomotion qui me rapproche à vitesse folle des switches, des swings et des swaps, atterrit dans un désert de sens.

TABLEAUX PARISIENS

Hôtel Elysées-Mermoz. Deux gravures maladroites : « Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos » et « Isis Thaumatias, messagère des dieux » encadrent la porte de l'ascenseur. Un peu comme un lupanar à l'enseigne du Titien.

Ivre de gloire, remonter les Champs-Elysées sous les confetti : chatons des marronniers au vent de mai.

Pont Alexandre III, gras de bruine, dans la perspective de l'Avenue Churchill : des couples en KWay, fantomatiques, me font penser à la passante d'Oxford qu'Eliot voyait de sa fenêtre :

The brown waves of fog…
… tear from a passer-by with muddy skirts
An aimless smile that hovers in the air…

France Gall, qui vend *Babacar* sur les colonnes Morris, me donne la sensation étrange de me promener dans Paris au bras d'un ancien amour.

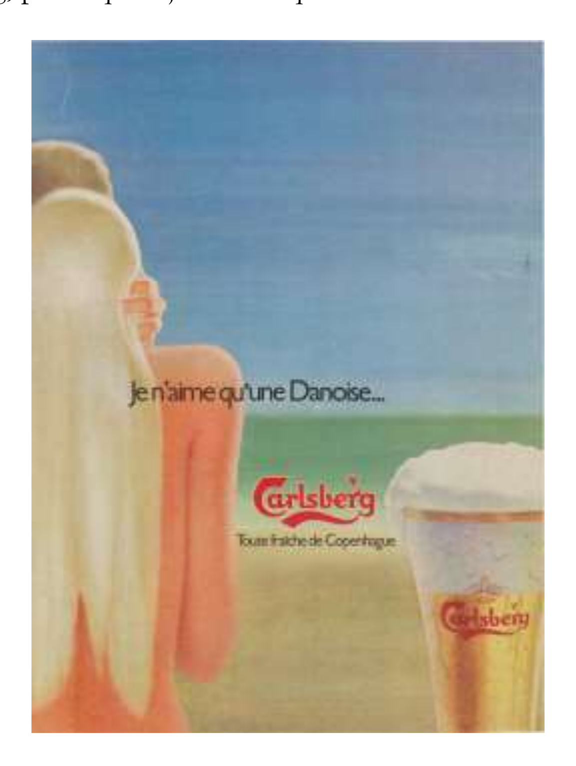
Presque minuit quai Malaquais : les batteries de projecteurs des bateaux-mouches et les grues du chantier nocturne du Louvre transforment la ville en une station spatiale glacée, et je me retrouve seul au milieu des robots.

Novembre 1987

RAPT A REPUBLIQUE

Place de la République, pour *Rapt à République*, le premier tome des « aventures de Jean et Muriel » que j'avais illustré pour François.

Une carlsberg, parce que « je n'aime qu'une Danoise… »



Andouillette-frites, pour les snacks pris naguère Gare du Nord entre Bruxelles et Rennes.

Et, en attendant, une tartine de moutarde, à la façon de Vincent Cabral, le héros du *Solo* de Mocky, pour moi le seul film français qui soit vraiment « de soixante-huit ».

Les gestes neufs me feraient-ils peur ?

18, RUE PERREE

Face au square du Temple, en travaux, au coin de la rue Paul Dubois, Jules Rispal a laissé son nom au cinquième étage d'un immeuble cossu : le haut-relief dont il a habillé la façade montre un cadran solaire qu'encadrent de rêveuses sylphides, censées être des allégories du jour et de la nuit. Le soleil d'avant la pluie en accentue les rondeurs, blondit les seins, le ventre, les cuisses : havre d'amour dans la ville dure.

ALLEE DES CYGNES

Dans *Paris de France*, Valéry Larbaud évoque le "sentiment vif et précis de la brièveté de la vie et de l'usure rapide de la curiosité".

Mais il imagine, la page suivante, cent excursions dans Paris, d'où ramener de petits livres intitulés, par exemple : *Une lune de miel dans la Suisse italienne des Buttes-Chaumont*, ou *Les Robinsons de l'île des Cygnes*.

… Cette longue allée plantée d'arbres est bien une île, coincée entre les quais de Passy et de Grenelle, et les ponts de Grenelle et de Bir Hakeim. Mais pourquoi « des cygnes », et quelle est sa nécessité ? Ces questions à elles seules justifient son existence. Péniche ouvrant la voie pour le paquebot Cité, rendez-vous des amoureux qui ne craignent pas la nuit, l'Allée des cygnes est un vers de Verlaine dans la prose sombre de Paris.

A L'OLIVIER OUZERIE

Je suis arrivé le premier dans ce restaurant grec égaré dans le quartier de la grande gare. Je m'enivre lentement d'Angélique Ionatos (« installe-toi dans la nuit bleutée, dans le chant d'Angélique Ionatos, deviens ton propre archipel ») et de vin blanc de Crète. A la nuit tombée, d'étranges visiteuses poussent la porte, qui hésitent à me reconnaître : où ai-je déjà croisé ce regard, semblent-elles se dire, au bout de quelle nuit de bière, d'où me vient le souvenir de ces mains aux douceurs d'aube ?

Les voici, portant leur jeunesse perdue sur leur visage, toute coquetterie bue, pressées de n'être plus seules, mes amoureuses d'une nuit, soudain redevenues étudiantes fiévreuses. Je prononce tout bas leur nom et leur corps s'offre.

Une douleur oubliée se réveille en moi, un pan de vie dépitée se venge. « L'amour creuse avec ses ongles devant lui » (Gérard Bayo).

Janvier 1991

L'avion fut très vite au-dessus des nuages, mer de neige parcourue de frissons que rosissait le soleil du soir. Une heure plus tard, c'était à peine la nuit, une nuit jeune sur Paris flipper, avec ses guirlandes scintillantes de phares et de feux rouges, dont j'allais être la bille d'acier, livrée au hasard des chocs et de la gravité.

[…]

Avril 1992

[…]

Paris inépuisable. Combien de fois ai-je franchi le pont Alexandre III sans remarquer, côté Petit Palais, la statue équestre de « Simon Bolivar, libérateur » (les petits métiers qui se perdent) ? Elle ne présente pas d'autre intérêt, à mes yeux du moins, que d'évoquer l'homme qui a donné son nom à sa « fille préférée », la Bolivie, et qui en devint le premier président, mais j'imagine qu'une carte des villes du monde qui le statufièrent renseignerait plus qu'un long discours sur la propagation des idéaux de la Révolution française dans la première moitié du XIXème siècle.

*

Au restaurant La Galerie d'Orly-ouest, auquel m'attachent *Dimanche à Orly*, la chanson des trente glorieuses, et cent autres souvenirs d'enfance - le poème de mon père sur la petite sirène de Copenhague entendu à la radio à l'occasion du concours Air-France « Paris, escale du monde » :

Mais pourquoi, dans ce port, souriant sur les vagues
L'on mit cette sirène – a demandé l'enfant ;
C'est pour nous rappeler qu'un vieil homme en rêvant
Enchanta notre monde, un jour à Copenhague.

et la famille réunie autour du « jeu de l'hôtesse de l'air », rêvant d'embarquer pour Caracas à bord d'une caravelle ornée d'un merveilleux pégase bleu azur – le café est servi avec un chocolat *Tréfin* – « from Belgium », comme s'il pouvait venir d'ailleurs avec un nom pareil : puis-je rêver, moi dont le journal bruxellois s'ouvre sur une barre de chocolat Côte d'or, plus attendrissante belgitude ?

Et je pense à ce qu'écrit Mac Orlan sur l'imagination dans son insolent *Petit manuel du parfait aventurier*, qui est son art poétique (Mac Orlan aussi avait un faible pour Caracas, parce qu'il n'y était jamais allé) : « le cerveau d'un aventurier passif doit être riche en objets rares et de pacotille, car cet homme devra tirer de son propre fonds les cotonnades ingénument fleuries que l'on offrait aux sauvages des pays nouveaux en échange de maladies contagieuses d'un meilleur teint que ces étoffes. »

Et plus loin : « concevez, avant de conduire votre navire vers la jeune Amérique, qu'à Sluis est une fillette posée, avec ses jupes en cloche, sur un tapis vert d'herbe courte, que le moulin, rond comme une tour, arrête ses ailes dans le sens de la croix latine, que le lieutenant du port fume sa pipe de Gouda en buvant l'advokaat et que l'on aperçoit, avec Max Elskamp, « Flandre et la mer entre les arbres » - avec un tel spectacle gravé dans la mémoire, l'aventurier passif peut tenter la grande course ; il ne perdra jamais sa dignité dans les mensonges accumulés par lui sur son propre chemin. »

Voilà décrits, avec une précision troublante, les dessins de la boîte en fer blanc qui nourrit mes premières rêveries de nord et d'aventure, et me sert aujourd'hui de plumier.

LE PAYSAN DE PARIS 2
(Paris exotique)

Où ailleurs entendre la patronne du restaurant chinois émailler son discours en cantonais sans points ni virgules de mots aussi mystérieux que « thermomètre », « Du-Dubon-Dubonnet » ou « porcelaine », pistes amicales et fertiles ?

Où ailleurs se réveiller à l'hôtel sous le regard d'une porteuse de pain au visage de Joconde et, l'instant d'après, lire dans P.I.T. II les raisons de mal le dire : « les chefs de police s'improvisent, mais les narrateurs des jours qui se lèvent sont le produit d'années de paroles » ?

Où ailleurs enfin assister au spectacle du chef donnant sa première leçon de français au jeune beau-frère du patron, qui s'essaye au dur métier de souvlakiste rue de la Huchette : que *πενινδα* se dit cinquante, et qu'on accroche la cliente avec un « ¡ psst, señorita ! » irrésistible ?

Mars 1993

[…]

Le bateau-mouche grandit lentement devant le mur de lumière du Trocadéro. Son silence efface le vrombissement continu des automobiles. Des grandes filles blondes se dressent en levant les bras pour atteindre le tablier du pont Alexandre III. Leurs rires fusent comme une invitation à danser.

*

[…]

Rue de la Harpe, retrouver la musique du désir. A l'enseigne d'Ali-Baba et Minos, sandwich est féminin et extra, et les deux garçons-sandwich sont jumeaux. Couples heureux, couples inquiets. Couples aimants, couples désassortis. Petite lune bleue de l'ampoule dans la vitre. A la table d'en face, la jeune femme aimera-t-elle mieux son amant ce soir d'avoir surpris sa beauté dans mon regard?

*

Grand Bouillon Rue Racine : cela sonne comme une enquête de Nestor Burma, mais ce n’est qu’un ancien restaurant art nouveau désaffecté où les miroirs aux motifs floraux ne reflètent plus que leurs reflets – comble du narcissisme et du vide, à l’image peut-être de cette écriture infinie de Paris, sans mémoire et sans but.

SYBILLE

"Madame Adrienne Griottain est invitée à se présenter hall C, porte 3. Madame Adrienne Griottain…"

La voix de l'hôtesse, qui défaille littéralement de plaisir, défie les mots et la parodie. Mais je ne suis pas dupe : il tombe sous le sens qu'Adrienne Griottain est un pseudonyme qui cache une aventurière de la finance - la belle eurasienne au corsage trop ouvert de la navette Air France ou la longue confrère blonde au premier rang de la conférence du Doyen ce matin. Femmes désirables et tristes, échangeant étreintes contre ponts d'or aux derniers étages du quai Malaquais ou de la rue Guynemer, baies ouvertes sur le ciel épais d'un soir de novembre anormalement chaud.

(Paris, capitale des tropiques, pudeur et timidité bues : on disserte sur l'OUvroir de LIttérature POtentielle et les livres-objets de Robert Morel avec le premier bouquiniste qui se présente et dans la tête toutes les phrases s'achèvent sur des jeunes fesses ou des yeux brillants. Jabès le soir, dans la pâleur d'un riesling de Moselle, d'un vers lumineux livre "les clés de la ville" :

Il frôle les bras nus
femmes apprivoisées)

Non, ce n'est pas l'imagination, ma pauvre imagination! qui m'emporte, mais la tyrannie de la mémoire. Ce qui a été vu doit être dit, et dit de façon définitive (mémoire libérée), c'est-à-dire cohérente. Adrienne Griottain n'est que le fil tiré de la pelote, la navette lancée sur la chaîne. Le texte est l'étoffe du temps.

L'hôtesse, qui recherche à présent Mademoiselle Sybille Devick, vient à point nommé confirmer mon intuition. La prose de Paris s'écrira ce soir : SYBILLE.

Mars 1994

Forum des Halles, porte Pont-Neuf. Chili con guacamole. La bière *dos equis (XX),* de la cerveceria Moctezuma d'Orizaba, est servie avec une tranche de citron vert. Et passantes, ô passantes de Paris dans le soleil printanier! si bien que je ne sais plus si j'inaugure *Mexico cada vez menos lejano* ou ajoute un paragraphe au toujours précaire *Paris flipper*.

(J'écris ceci tandis que la sono diffuse une version live de *Walk on the wild side* : « Neuf portraits pour un roman de la tristesse », jamais achevé ?)

Ne me faites pas le procès de tromper la solitude par du sens : instinct de conservation après trois heures au CNIT sur la gestion dynamique de bilan, mots bouées dans le naufrage professionnel. Suis-je le seul financier à vivre la malédiction de ne vivre qu'une fois ?

LA VIE MODE D'EMPLOI

Dans la grande ville, noter avec méthode les bribes de phrases qui traversent le piéton curieux d'autrui :

"... ça me fait penser aux histoires de..."
"... tu sais bien que le bac blanc..."
"... avec Pelé (?) comme client..."
"... ah ah ! c'est là le problème !"
"... ça dépend, est-ce que tu en reçois des tonnes?"
"... tu veux que je marche, maintenant, je..."
"... oh la la ! les quiproquos parfaits, arrête !"
"... il y aura sûrement Cédric..."

(Il y aurait aussi des langues étrangères, intelligibles ou non, avec des alphabets exotiques et des idéogrammes, des accents, des intonations, des mimiques, des gestes et des parfums...)

Tenter de fixer les visages, les lieux, l'heure du jour ou de la nuit, et même ce qui peut paraître dans l'instant superflu : une mouette sur la Seine, dans les kiosques l'hommage du peuple grec à Mélina Mercouri, une jeune noire feuilletant un livre d'occasion chez Gibert.

Au bout de quelques années, avant que le doute ou le désespoir l'emporte, bâtir un dialogue à mille voix, qui sera la colonne vertébrale de l'immense histoire - car on découvrira des correspondances souterraines entre les lieux, les heures et la belle africaine plongée dans un livre d'occasion (lequel ? Il aura fallu le noter, sinon l'édifice risque de s'effondrer).

Bien sûr, tout être sain d'esprit reculera devant l'ampleur de la tâche.

Avril 1999

ORESTIAS CYNEGETE

Le *Souvlaki athénien* est un sandwich grec avec, sous les espèces de Lephtéris, le cuisinier collectionneur de billets de banque, ce qu'il faut de sauce piquante pour oublier qu'on est rue de la Huchette. A Censier-Daubenton, *Mavrommatis* se souvient de Byron et Chateaubriand, et l'*Acropolis*, rue de l'Ecole de Médecine, est un temple en ruine dédié au culte du moderne des années cinquante, façon salon des arts ménagers - *Mon oncle* chez les evzones. Entre la rue de Buci et le boulevard Saint-Germain, l'*Orestias*, lui, ne se laisse pas réduire à un cliché. Un petit homme gras et noir (le patron, bien qu'il n'ait pas une tête à avoir tué son beau-père?) vous accueille sans sourire dans la grande salle embuée avec une voix de stentor : « bonjourrr mon ami ! » et vous installe d'office à côté d'un couple de Japonais méfiants, d'une Américaine obèse ou d'un famélique poète slave. Les plats pantagruéliques défilent sous des trophées de chasse et des animaux naturalisés, tandis que la voix qui vous a accueilli couvre les conversations d'insultes ésotériques empruntées au capitaine Haddock : poulet-poulet ! carrramel-menu !... Ici, le rituel sirtaki-s'agapô n'est pas de mise, mais l'amertume du résiné, le parfum de basilic de l'agneau fricassée et la propreté approximative des toilettes ne trompent pas : il n'y a pas plus grec à Paris qu'*Orestias*.

ALLEGORIES

Saône et Seine et Garonne et Loire, je voyais
Les quatre nymphes-fleuves aux regards noyés
Je contemplais leurs seins de bronze allégorique...

(Jacques Roubaud, *Square Louvois*)

... Laissant à ses ocres la Marne adolescente
De la fontaine Bouchardon, rue de Grenelle.

Square du Temple, l'architecte a coupé l'angle des rues Perrée et Gabriel-Vicaire par un grand pan de mur aveugle, en haut duquel se déploie une allégorie énigmatique : céleste, maçonnique?

Au 28 de la rue Saint-Sulpice, un médaillon de pierre rongée perpétue le souvenir de Julia Petriceico Hasdeu (1869- ?1888), « femme poète de Roumanie » aux cheveux bouclés et au regard sévère, allégorie involontaire de l'ombre et de l'oubli.

PONT AU CHANGE 2

La péniche pie *Abysse* croise le grand paquebot du Théâtre de la Ville, qui appareille dans le matin glacial. Les radars sophistiqués de la Tour Saint-Jacques fendent les nuages blancs au-dessus des hublots des cabines de première et la victoire dorée du mât de charge de la colonne du Châtelet brille dans la lumière océane.

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

Jean-Yves Cadoret, né trop tard, ne figure pas au bandeau de pierre de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

LE RATON LAVEUR

A la fin d'une journée de parade et de franglais, où c'est tomber bien pire qu'à Messine, de montres waterproof en téléphones portables, après que Gibert, *Le pont traversé* et les autres librairies eussent rentré leurs étals de livres de seconde main, il restait au provincial qui s'en retournait prendre le car d'Orly une dernière oasis dans la nuit : *Le raton laveur*, au 51 de la rue Montparnasse, entre une épicerie tunisienne et une crêperie bretonne, encore ouverte à l'heure fragile des départs. J'y fus toujours dans mon souvenir le seul client, accueilli sobrement par Georges, le patron barbu échappé des jeudis de patronage de mon enfance, qui levait un instant l'œil de son livre et me laissait à ma liberté de chercheur d'or dans un air de Bach ou de jazz. Comment ne me souviendrais-je pas que c'est en ce point inconnu des cartes que j'ai mis la main sur *Où finit le désert*, de René Lacôte (Jeunes Auteurs Réunis, 1952) et *Sur la banquise en dérive,* de Ivan Papanine (Albin Michel, 1948) ?

Je découvre ce soir la grille de fer définitivement baissée sur la librairie vide, et nul panonceau n'indique un changement d'adresse. Georges n'avait pourtant pas l'âge de la retraite - mais avait-il un âge ? L'huissier, probablement pas, le pas de porte serait déjà repris. Et pas plus l'ennui des jours sans visiteurs, qui lui donnaient loisir d'achever sans accroc son chapitre. La maladie ? Mais laquelle alors, sinon celle, mortelle, du temps enfui ?

RIO AUGUSTE-COMTE

Le boulevard Saint-Michel est un grand fleuve ouvert sur les îles blanches (ou les paquebots ?) de Paris-sur-Seine, port de mer. Entre la rue de Seine à l'ouest et la rue Saint-Jacques et le boulevard Saint-Germain à l'est, son delta charrie les populations industrieuses du Quartier latin. Le cours supérieur, plus calme, commence au niveau de la rue Soufflot. En amont, le jardin du Luxembourg est une forêt amazonienne, avec ses tribus étranges et ses rios inexplorés, telle la rue Auguste-Comte (la barre à l'ouest toute à hauteur des serres du verger école, ancienne mission jésuite retournée à la forêt - à la nuit, les lumières au loin du Sénat, n'est-ce pas le théâtre de Manaus ?), entre le buste de Baudelaire et le jardin de l'Observatoire, qu'on remonte en silence, exalté et vaguement inquiet, en direction de la bolivienne Trinidad - je veux parler de ma chambre d'hôtel rue Chaplain.

*

Le buste d'Auguste Comte fait antichambre place de la Sorbonne, mais la rue qui porte son nom, dans sa belle rigueur sans motif qui est à elle-même sa propre loi, lui est peut-être plus fidèle encore. Coulée de lumière égale, facile à dénombrer, qui s'incurve à peine, entre l'immeuble cossu qu'habita Simone Weil et les symétries mauresques de l'ancienne école coloniale (que prolonge insensiblement l'austère lycée Montaigne, dont la statue veille derrière les hautes fenêtres à barreaux), pour accueillir la trouée magique du jardin de l'Observatoire.

*

La rue Auguste-Comte s'ouvre, côté boulevard Saint-Michel, sur une femme extasiée, dont le ravissement semble emprunter beaucoup plus aux plaisirs de la chair qu'aux joies de la découverte scientifique. Le socle de la statue nous enseigne pourtant qu'elle est dédiée aux pharmaciens Caventou et Pelletier qui, au début du dix-neuvième siècle, ont apporté au monde, outre la quinine, le merveilleux mot *chlorophylle*. Beau hasard objectif au confluent du rio Auguste-Comte et du haut Amazone auquel il m'est arrivé de comparer le boulevard Saint-Michel. Breton et les siens l'ont-ils relevé ? En tout cas, l'objet est à inscrire à l'inventaire jamais clos des bornes d'arcade de la capitale.

*

Les marronniers du boulevard de l'Observatoire masquent de leur flamboiement la presque totale désaffection de cette artère dont la vocation ne fut jamais de favoriser la circulation. On ne voit guère là que des promeneurs aspirés hors du Luxembourg par la voûte chamarrée des arbres. Ce luxe d'automne, vu du ciel, doit faire l'effet d'un fleuve de couleurs, dont la source, au ras de la rue

Médicis, va s'étourdir dans la confluence où se rejoignent aussi le boulevard de Saint-Michel et celui du Montparnasse. C'est encore un mouvement adagio, où le provincial égaré dans la capitale peut trouver refuge pour son esprit, son souffle et son regard. Par tout temps, c'est ici le conservatoire de la rêverie ambulatoire. Un trou noir d'extra-territorialité.

Gil Jouanard, *Le goût des choses*

LECTURE DE THOREAU

Essayons pour une fois d'être un transcendantaliste des villes et oublions nos voisins en tenue de combat, téléphone portable et bagage de cabine à roulettes - soulevons les paupières du temps et de l'espace en habillant la prose lisse du magazine d'Air France des premières images volées ce matin à la capitale : au bout de la cale du boulevard Pasteur, comme un amer dans la tempête, surgit la Tour Eiffel, qu'on peut sans mal imaginer flanquée du dirigeable *N°6* de Santos-Dumont ; l'instant d'après, vues depuis de seizième étage de l'immeuble du Crédit Agricole, les tours fumantes du Méridien figurent clairement des silos sur les quais de Valparaiso, au pied desquels les trains de la *estacion Baron*-Montparnasse font la queue.

Allons n'importe où, l'univers nous entoure et nous en occupons toujours le centre. C'est parce que je suis dans la plaine que le ciel se penche sur la terre.

Journal de Henry D. Thoreau, août 1841

Un beau ciel d'automne après l'orage se penche sur le jardin du Luxembourg, où le monde en miniature fait la paix, enfants, amoureux et vieillards, blancs, jaunes ou noirs. A dix-sept heures quarante-cinq pile, tous les merles se mettent à siffler : « fermeture du jardin ! ». Fin de la récréation, mais impossible d'en vouloir à ces oiseaux en uniforme qui ne sont ni des hirondelles, ni des poulets.

REPERES

LE LIVRE INFINI D'UN AUTRE MOI-MÊME	février 2003

TILT WHEN LIT

Paris !	mars 1963
Je ne garde jamais de bons souvenirs de Paris	juillet 1964
Paris, un monde fou	juillet 1965
Arrivée à Paris	juillet 1966
Rennes-Le Mans	juillet 1969
Gare de Rennes	juillet 1972
Paris, pleine d'une vie excessive	juillet 1973
Assis entre	août 1975
Tu marches dans le jardin des Tuileries	février 1985
Paris peeps through	mai 1986

EXTRA BALLS

SATORI A PARIS	novembre 1972
PETITE LITANIE POUR JEANNE ET MICHEL	septembre 1974
PARIS L'HIVER	
Ponts déserts	février 1976
Paris sue la fatigue	janvier 1982
FEVRIER 1984	février 1984
Lettre à Louis Gacôgne	
Rue de Rennes	
Relation de Bezout pour les grands nombres	
DECEMBRE 1985	décembre 1985
Lettre à M.	
Au Souvlaki athénien	
Tokyo-Ga/Quatorze cataclysmes	
FEVRIER 1986	février 1986
La neige sous l'avion	
Quatorzième arrondissement	
MAI 1987	mai 1987
Vue aérienne	
Tableaux parisiens	
NOVEMBRE 1987	novembre 1987
Notes de lecture	
Rapt à République	
18, rue Perrée	
Zelkova Ulmoïdes Schrad	
Taverne alsacienne	
Allée des cygnes	
15, rue des marronniers	

Pont-au-change	
Même court, un séjour à Paris	octobre 1988
AMITIES SECRETES	mars 1990
STANCE	juin 1990
A L'OLIVIER-OUZERIE	septembre 1990
JANVIER 1991	janvier 1991
L'avion fut très vite	
Un parapluie ouvert	
LE PAYSAN DE PARIS	février 1992
AVRIL 1992	avril 1992
Paradoxe de l'écriture	
Paris inépuisable	
Qui connaît le peintre Corrado Pila ?	
Au restaurant La Galerie d'Orly-ouest	
PARENTHESE GACÔGNE	décembre 1992
LE PAYSAN DE PARIS 2 (Paris exotique)	février 1993
MARS 1993	mars 1993
Devinette	
Tiziano Vecellio	
Le bateau-mouche	
Dans la vitrine d'un antiquaire	
Rue de la Harpe	
Grand Bouillon rue Racine	
MAI 1993	mai 1993
A vingt ans Jean Follain	
Légende	
JUIN 1993	juin 1993
Deux belles coquilles dans Parcours	
Selon les affiches	
Place de la Contrescarpe	
Scoop	
Au 58 bis du boulevard Saint-Michel	
SYBILLE	novembre 1993
MARS 1994	mars 1994
Forum des halles	
La vie mode d'emploi	
MAI 1994	mai 1994
Retour au Manet	
Me voici le lendemain	
Chez Renato	octobre 1996
FEVRIER 1997	février 1997
Deux vieilles lettrées	
Sur le linteau du 15, boulevard Montparnasse	
Le Bar du monde	
AVRIL 1999	avril 1999
Hôtel Mondial	
Orestias cynégète	
Allégories	
Pont-au-change 2	
Bibliothèque Sainte-Geneviève	
LE RATON LAVEUR	juin 1999
L'ETAPE DANS LA CLAIRIERE	avril 2000

THERMOMETRIE septembre 2000
RETOUCHE A L'ÂME juin 2001
RIO AUGUSTE-COMTE
Le boulevard Saint-Michel mai 1991
Le buste d'Auguste Comte mai 1993
La rue Auguste-Comte janvier 2002
Les marronniers du boulevard de l'Observatoire février 2002
LECTURE DE THOREAU octobre 2004
L'Olympia de Manet février 2005
LE PAYSAN DE PARIS 3 juin 2005